

ses songes et les présages d'avenir. Les bons parents, superstitieux comme des Byzantins, durent s'incliner. Psellos continua ses études ; mais avec les faibles ressources du ménage, les maigres bénéfices du petit commerce, quelles privations l'ambitieuse mère ne dut-elle pas s'imposer, faire subir à son docile mari ? Ils furent dédommagés par les progrès de l'enfant. Il semble qu'on faisait d'assez fortes études¹ dans les écoles secondaires de Constantinople, puisque Psellos savait toute l'Iliade par cœur et pouvait en expliquer la prosodie, les tropes et toutes les figures. Quand il rentrait à la maison, sa mère se chargeait du rôle de répétiteur : « O ma mère, s'écrie Psellos, tu n'étais pas seulement à mes côtés comme une sage conseillère, tu étais ma collaboratrice et mon inspiratrice. Tu m'interrogeais sur ce que j'avais fait à l'école, ce que m'avaient enseigné mes maîtres, ce que j'avais appris de mes camarades. Puis, tu me faisais réciter mes leçons, et l'on eût dit que rien n'était plus agréable à écouter qu'une leçon d'orthographe, ou de poésie, les règles de l'accord des mots ou de la construction. Je te revois encore, avec des larmes d'admiration, lorsque tu veillais avec moi bien avant dans la nuit, tombant de sommeil sur ta couche, à m'entendre réciter, et que tu me soufflais le courage et la persévérance mieux que Minerve ne faisait à Diomède. » Il se produisait alors des scènes touchantes qu'on croirait empruntées à la vie austère et laborieuse de notre petite bourgeoisie contempo-

1. Sur les études à Constantinople, voir Hergenrœther, *Photius, Patriarch von Constantinopel*, Ratisbonne, 1867, t. I, p. 322 et s.